

SPLENDEURS DE LA NOBLESSE POLONAISE DÉARGENTÉE, D'APRÈS LES MÉMORIALISTES DU XVII^e SIÈCLE

Stanislaw FISZER
Université de Lorraine

La force de certaines représentations littéraires est telle qu'elles restent profondément gravées dans la mémoire collective au détriment d'autres représentations, moins connues, même si celles-ci font partie des témoignages historiques d'où l'on avait tiré celles-là. C'est ainsi que les *Mémoires* de Françoise Bertaut de Motteville, la première femme de chambre de Louise-Marie de Gonzague, fille du duc de Nevers, ont contribué à pérenniser l'image de la richesse de la noblesse polonaise en France et en Europe. Les *Mémoires* en question relatent la visite des ambassadeurs polonais, venus à Paris en octobre 1645, pour négocier le mariage entre le roi de Pologne Ladislas IV et Louise-Marie de Gonzague. À la tête de la délégation polonaise se trouvaient le comte Krzysztof Opaliński, le palatin de Posnanie, et l'évêque de Warmie. Ils conduisaient un magnifique cortège composé de nombreux gentilshommes polonais. Dans son tableau, Madame de Motteville met l'accent sur la richesse des costumes et des équipages des Polonais et les comparent à ceux des Français qui les reçoivent :

Premièrement nous vîmes passer une compagnie de gardes à pied, habillés de rouge et de jaune avec de grandes boutonnieres d'orfèvrerie sur leurs habits [...] Leurs officiers étoient richement vêtus et fort bien montés. Ils portoyent par-dessus leurs vestes à la turque un grand manteau à manches longues qu'ils laissaient pendre négligemment sur un côté du cheval. Leurs vestes étoient enrichies de boutons de rubis, de diamants, de perles et leurs mentaux de même. Quelques-uns de leurs chevaux étoient peints en rouge et cette mode, quoique bizarre, ne fut point trouvée désagréable [...] Nos académistes¹ parurent pauvres en comparaison [...] En cette occasion la mode des Français de ne porter pour toute parure que des rubans fut trouvée chétive et ridicule. Après ces compagnies venoient beaucoup de seigneurs polonois vêtus de gros brocarts d'or et d'argent. Leurs étoffes étoient si riches, si belles, et les couleurs si vives que rien au monde n'étoit plus agréable...²

Dans la relation de Mme de Motteville l'admiration est mêlée de condescendance pour les Polonais qui « semblent vouloir en quelque sorte imiter la grandeur et la majesté du sérail »³. La vanité ostentatoire, la fascination pour les étoffes scintillantes, pour les bijoux et pour les armes richement décorées, tous ces traits qui sont largement dus aux influences turques, feraient transparaître la « sauvagerie » des anciens Sarmates, dont les nobles polonais se croyaient les descendants. Il n'empêche que cette image, conforme aux stéréotypes de l'époque, traduit un réel intérêt des Français pour un pays à la fois lointain et exotique.

Jean le Laboureur, l'auteur de la *Relation du Voyage de la Royne de Pologne...* et Gaspard de Tende, seigneur de Hauteville, l'auteur de la *Relation Historique de la Pologne...* accompagnent Louise-Marie lors de son voyage vers ce pays de cocagne et dans leurs mémoires ils semblent confirmer l'impression faite par les ambassadeurs polonais sur les Parisiens. « Ils sont

¹ Il s'agit de jeunes seigneurs français exercés aux écoles appelées alors « académies » d'équitation.

² Mme de Motteville, *Mémoires*, t. II, [1723] in *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, Foucault, 1824, t. XXXVI, p. 155.

³ *Ibidem*, p. 153.

tres-magnifiques dans leurs habits, dans leur suite et dans les festins »⁴ - écrit Jean le Laboureur et il laisse la description d'une magnifique réception de la reine par les Dantziçois, ainsi que d'un plantureux banquet à la polonaise qui lui est offert par cette vieille ville hanséatique. Comme clou du programme : cinquante Nègres authentiques font soudain irruption dans la salle du festin et exécutent un numéro de danse exotique tout en jouant de fifres et de tambourins. Tende, quant à lui, consacre un passage aux « femmes de qualité » qui, à la différence de leurs maris, « habillés à leur mode »⁵, « s'habillent et se coiffent presque toutes à la Française [...] Et quelque vieilles qu'elles soient, elles ne laissent pas de se parer, et de porter du couleur de feu. Elles aiment extrêmement les beaux habits, et les étoffes les plus à la mode, les dentelles, les points, les rubans, les coiffes, les gants, et les beaux souliers, et généralement tout ce qu'on leur rapporte de France... »⁶.

Toutes ces descriptions de l'opulence d'une couche privilégiée de la République nobiliaire sont faites avant qu'elle ne subisse une suite de guerres de longue durée dans la seconde moitié du XVII^e siècle⁷. Elles entraînent la destruction d'une grande partie de la fortune nationale et une énorme diminution de la population qui passe de 10 000 000 en 1645 à 6 000 000 à la fin du siècle. Les villes, les mines, les fonderies, les bâtiments ruraux, les semailles sont ravagés et les troupes décimées. Faute de main-d'œuvre et d'outils, la terre reste en friche. Les récoltes chutent de près de moitié. Les exportations de blé, la principale richesse du pays, diminuent, la monnaie perd sa valeur. La dévastation, résultat des opérations militaires, mais aussi du pillage des armées étrangères et de ses propres troupes, ainsi que des épidémies, constitue donc en quelque sorte un tournant dans le développement économique de l'État polonais de l'ère moderne. Tende rapproche ainsi la Pologne d'avant et celle d'après les guerres :

Je sçay bien qu'autrefois la Pologne a esté si riche, qu'il y a eu des Seigneurs qui sont venus aux Dietes accompagnés de plus de dix mille hommes ; et d'autres qui dans une pressante nécessité, ont fourni à la republique trois mille hommes levés à leur dépens [...] Aujourd'huy la Pologne n'est plus si riche parce qu'elle n'est plus si peuplée. Et en effet elle ne le peut pas estre après tant de ravages des Moscovites, des Turcs, des Cosaques, et des Tartares, et le nombre infini d'esclaves que ces barbares ont enlevés, et après de si grandes et si longues guerres que cette republique a soutenuës contre tous ses voisins. Outre que la peste qui a suivi ces desolations, à contribué a rendre deserte une partie du país.⁸

Les guerres provoquent également la paupérisation de la noblesse, en particulier de la noblesse petite et moyenne qui devient de plus en plus dépendante des grands seigneurs. Cela à son tour accélère la transformation de la République nobiliaire⁹ en oligarchie des magnats qui s'étaient taillé d'immenses *latifundia*, surtout en Ukraine. Théoriquement, à l'intérieur de « la nation noble » tous les

⁴ Le Laboureur de Blérenval, *Traité du Royaume de Pologne, de ses provinces, de leur gouvernement ancien et moderne ; de leurs princes particuliers, et de leur union sous une mesme Couronne*, in *Relation du Voyage de la Royne de Pologne et du retour de la Mareschalle de Guébriant*, Paris, Augustin Courbé, 1647, p. 47.

⁵ « La plupart [de ces hommes] portent des bottines fort propres, dont le talon est ferré, un bonnet fourré, et des vestes qui vont jusques à mi-jambe, et qui sont fourrées quand il fait froid. Les grands Seigneurs les ont fourrées de martes Zibelines qu'ils font venir de Moscovie ; les autres de peaux de tigre, de leopard, de panthere ; et d'autres de petit gris. Il y a de belles fourrures qui coustent plus de mille écus », Gaspard de Tende (sous le pseudonyme de Hauteville), *Relation Historique de la Pologne contenant le pouvoir de ses Rois, leur élection et leur couronnement, les privilèges de la noblesse, la religion, la justice, les mœurs et les institutions des Polonais*, Paris, Nicolas le Gras, 1697, pp. 293-294.

⁶ *Ibid.*, p. 295. Plus loin Tende ajoute : « Le faste est si grand en Pologne, que les Dames ne sortent jamais qu'en carrosse à six chevaux, quand ce ne seroit que pour traverser la rue et aller à l'Eglise vis-à-vis de leur maison [...] Ces Dames ont toujours avec elles une vieille qu'on appelle *Majordome*. L'Escuyer qui les doit amener par dessous le bras, est un vieux Gentil-homme qui les suit à pied, et n'entre jamais dans le carrosse », p. 296.

⁷ Ces guerres ont commencé, en 1648, avec le soulèvement des Cosaques de Bohdan Khmelnicki en Ukraine, qui a été suivi d'une intervention des Russes en Pologne (1651), d'une invasion suédoise, dite le « déluge », en 1655, de la première guerre du Nord (1655-1660), et des incursions turques, en 1672.

⁸ Tende., pp. 289-290.

⁹ Cette République avait conservé la dignité royale tout en réduisant les prérogatives du monarque tenu de respecter les droits fondamentaux de la noblesse : l'« élection libre » des rois et le droit à leur refuser l'obéissance, le *liberum veto*, c'est-à-dire le système de vote unanime permettant à un seul noble de s'opposer aux décisions du parlement et d'en provoquer la dissolution, le droit exclusif à exercer les offices et à posséder les domaines fonciers, le pouvoir seigneurial sur les paysans.

gentilshommes, seuls considérés comme des citoyens à part entière, sont égaux devant la loi. En pratique des abîmes économiques séparent les nobles sans terres ou ceux qui possèdent quelques misérables arpents du magnat superbe dont les domaines s'étendent sur des milliers de kilomètres carrés et qui compte par douzaine les villes, par centaines les villages. L'ensemble des biens des Radziwiłł, domaines situés en Lituanie et en Biélorussie, dépasseraient aujourd'hui largement la superficie de la Belgique. Et alors que la noblesse constitue à peu près 10% de la société polonaise, sa couche supérieure, une trentaine de grandes familles, possède un quart de la superficie de l'État !¹⁰ Une bonne partie de la noblesse, soit naturellement pauvre, soit ruinée par le morcellement des terres, les procès, l'incurie et par les guerres doit entrer au service de nobles plus fortunés. Le Laboureur brosse le portrait de cette noblesse dépossédée et désargentée sans pour autant trouver cette situation critiquable :

Comme ils sont naturellement prodigues, il arrive que leurs enfans n'ayant point de bien, passent au service de quelques Gentils-hommes ; ce qui n'est point reprochable quand ils se donneroient mesme à des moins nobles qu'eux, soit Officiers de la Couronne, ou Gentils-hommes particuliers : c'est comme nos Pages de France ; ils ont pour eux les mesmes soins, ils les traitent avec respect et avec amitié.¹¹

Une fois entrés au service d'un grand seigneur ou d'un gentilhomme riche, ces nobliaux, souvent très bien rémunérés, pouvaient assurer à ses propres enfans un devenir décent et parfois la fortune. En dehors du logement, de la nourriture, et d'un salaire annuel stipulé par le contrat, les gentilshommes serviteurs recevaient de somptueux cadeaux : chevaux de race, vaisselle d'argent, armes orientales, tapis et objets précieux. En récompense de longues années de dévouement, les seigneurs, comme le dit Le Laboureur, « les revestent toujours de leurs plus beaux habits quand ils les quittent »¹² et souvent leur cèdent en fermage une propriété avec village et paysans. Jan Chryzostom Pasek, le plus grand mémorialiste polonais du XVII^e siècle et le représentant typique du « sarmatisme »¹³, malgré sa situation économique modeste et même précaire, tient un rang social assez élevé car, suivant l'usage, il exploite, comme fermier, les domaines de grands propriétaires.

L'appauvrissement de la noblesse contribue au développement du clientélisme à l'échelle nationale. C'est en effet dans cette nuée de nobles pauvres : serviteurs, petits propriétaires terriens et fermiers, que se recrute la « clientèle » - au sens romain ou médiéval du terme - des grands seigneurs locaux. Ceux-ci dépensent des fortunes pour se faire des clients par des pensions et des cadeaux, plus souvent encore par des appuis ou des offices dont ils disposent. Ils invitent les gentilshommes dans leurs palais pour les éblouir par des fêtes brillantes avec spectacles, ballets, concerts et mascarades. Le Laboureur, pourtant habitué au luxe des résidences françaises, a été « esmerveillé » en visitant à Varsovie le Palais de Kazanowski. Les armoires y étaient plaquées de feuilles d'or, les tabourets couverts de cuir doré. La vie dans des résidences seigneuriales contribue à la généralisation d'une culture spécifique que Czesław Miłosz appelle « le culte du boire et du manger »¹⁴. Lors de l'un des innombrables festins, les convives ont dévoré 80 bœufs, 300 veaux, 50 moutons, 150 porcs, 21 000 têtes de volaille, 12 000 poissons, à quoi il faut ajouter un nombre proportionnel de barriques de vin et d'hydromel. Il arrive que le grand s'invite lui-même « en voisin » dans une gentilhommière, à l'occasion d'un baptême ou d'un mariage, pour offrir des présents d'usage ou doter la jeune mariée.

Les nobles ainsi gratifiés apportent à leur riches « frères » leur soutien dans la diète, c'est-à-dire le parlement, et les diétines, assemblées régionales locales de la noblesse. Ainsi il se crée entre les magnats et des milliers de familles nobles des liens d'intérêt et de dévouement. Qui plus est, les liens de voisinage unissent tous les nobles, indépendamment de leur fortune, et les obligent à se montrer prodigues avec d'autres nobles pour tenir leur rang dans la société. On peut comparer cette prodigalité proverbiale, évoquée par tous les mémorialistes et les historiens du XVII^e siècle, aux potlachs des peuples primitifs, dont les dons à caractère sacré constituaient un défi de faire un don équivalent, pour

¹⁰ Au milieu du XV^e siècle, la noblesse moyenne possédait 44,9% de toutes les terres, au milieu du XVII^e siècle, seulement 16,9%, et au XVIII^e siècle, seulement 9,2%.

¹¹ Le Laboureur, p. 53.

¹² *Ibid.*

¹³ Le sarmatisme est un ensemble de traits culturels qui définissent la mentalité conservatrice et repliée sur elle-même de la noblesse polonaise des XVII^e et XVIII^e siècles.

¹⁴ Czesław Miłosz, *Histoire de la littérature polonaise*, Fayard, 1986, p. 214.

le donataire. La générosité, toujours coûteuse, souvent ruineuse, devient de telle façon l'une des valeurs sociales les plus appréciées. L'économie est considérée comme une avarice. Dans ses *Mémoires*, Pasek fait l'éloge de sa propre libéralité en mettant dans la bouche de son voisin, un certain Chelmski, les propos suivants :

... ce gentilhomme n'a jamais été avare de son argent et s'est toujours montré moins un fermier qu'un brave trésorier. En tout besoin pressant on recourait à lui avant les autres ; et dès qu'il avait seulement 100 florins, ils ne passaient pas la nuit sous son toit. Quand il revenait de Dantzig, la bourse pleine, on se donnait le mot, et on ne l'en laissait pas jouir longtemps. On lui écrivait en lui donnant un *dobrodziej*¹⁵ ; on portait aux nues sa générosité, son obligeance, on le citait comme type de bon ami, *pro exemplo boni amici*.¹⁶

Prodigues avec leurs égaux, les nobles polonais le sont aussi avec les étrangers de marque. Ceux-ci peuvent être quasi certains de trouver dans chaque manoir un accueil cordial, un bon gîte et une nourriture abondante. Le Laboureur loue ainsi cette hospitalité, vertu historique des Polonais, qui est de rigueur parmi les nobles :

... tout leur bien est à la disposition de celui qu'ils aiment, et plus particulièrement encore à l'étranger, auquel ils prennent à tâche de témoigner la grande générosité de leur nation. S'il est homme de presens, ils le chargeront de ce qu'il y a de plus beau dans leur pays parce que c'est non seulement gloire, mais coutume de ne le point laisser partir du Royaume sans de pareilles marques d'affection.¹⁷

Les mémorialistes témoignent également du goût de parade et du désir d'ostentation des gentilshommes polonais. Plus ils sont pauvres, plus ils ont envie de se montrer égaux aux grands et de souligner leur statut social privilégié par rapport aux paysans et aux roturiers. Même les épouses des petits hobereaux portent colliers, broches, bagues, pontaux, bracelets de prix. La vanité ostentatoire et l'attachement aux pierreries rejoignent d'ailleurs un but pratique. En effet, l'or et les bijoux constituent un placement sûr et on peut, en cas de nécessité, soit les vendre, soit les mettre en gage. Dans un pays essentiellement agricole et dont l'économie, fondée sur l'exploitation des paysans serfs¹⁸, se développe au détriment des villes et de la bourgeoisie¹⁹, il n'y a presque pas de banques. Les nobles n'ont guère confiance dans les Juifs qui se substituent aux banquiers. Faute de manufactures, on ne peut pas non plus investir dans cette proto-industrie. Les grandes cités sont rares, les bourgades misérables, les distances qui les séparent sont longues et les routes mauvaises, souvent impraticables. L'artisanat urbain est ruiné et les artisans, ceux qui ont été épargnés par les guerres, s'installent à la campagne. Les manoirs restent donc quasi autarciques : ils produisent et consomment à peu près tout ce qui est nécessaire au domaine. « Leurs maisons – observe Le Laboureur en termes plutôt élogieux – estans fournies abondamment pour eux, et pour leur suite, ils n'ont besoin d'argent que pour leur vestement, et pour du vin qu'ils achemtent quelquefois, en troc de bleds ou d'autres grains »²⁰. S'il y a un surplus

¹⁵ *Bienfaiteur*. Titre de politesse que les Polonais de vieille marque ajoutent au mot « Monsieur », en s'adressant à une personne grave.

¹⁶ Jan Chryzostom Pasek, *Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek, gentilhomme polonais, 1656-1688*, traduites et commentées par Paul Cazin, Paris, Les Belles Lettres, 1929, p. 340. Même si, en réalité, Pasek n'avait pas la réputation d'un prodigue, Christophe Zawisza, palatin de Mińsk, relate en ces termes élogieux la visite qu'il lui fit pendant son voyage à Cracovie : « Je m'arrêtai à Cisow chez le sieur Pasek, homme fort honnête et civil, lequel fut tant aise de me voir qu'on ne saurait le décrire. Ce furent trois jours et trois nuits que nous passâmes à boire et à godailler. Il y avait là également force dames dont plusieurs très belles. Il me fit cadeau d'une cassette incrustée de fils de laiton, joliment travaillée par les artisans de Kielce. Il me fit cadeau d'une table à dessus de marbre, de même origine. Il me donna aussi un bel étui en argent damasquiné et cætera... », cité d'après Alexandre Wolowski, *En Pologne au XVII^e siècle*, Hachette, 1972, p. 279.

¹⁷ Le Laboureur, p. 48.

¹⁸ Tende en parle ainsi : « Un Gentilhomme n'est riche que par le grand nombre de paysans qu'il a. Car il n'y en a aucun qui ne vaille cent francs de rente à son maistre. Ces paysans sont esclaves. Ils ne peuvent rien posséder », pp. 277-278.

¹⁹ « ... les bourgeois des villes n'étant considerez que comme des gens de métier, qui ne peuvent posséder tout au plus que quelques maisons dans les villes, et quelques fonds de terre à une lieuë à l'entour », *ibid.*., p. 168.

²⁰ Le Laboureur, p. 54.

agricole, principalement celui de blé, on l'achemine par la Vistule à Gdańsk (Dantzig), on l'y vend, et on dépense sans tarder l'argent ainsi obtenu pour en acheter des produits de luxe :

Quoy qu'il soit vrai – constate Tende non sans l'étonnement qui peut traduire une critique à peine voilée - que tous les Polonais aiment profondément l'argent ; et qu'il n'y ait rien qu'ils ne fussent pour en avoir, ce n'est pas néanmoins pour en acquérir des terres, ni pour en faire bastir de belles maisons, ni pour en augmenter leur revenu ; mais pour en avoir des étofes, des fourrures, de beaux chevaux, de belles armes, et sur tout de bon vin d'Hongrie.²¹

Si les nobles se montrent peu disposés à investir dans leurs domaines et dans leurs maisons où le mobilier reste modeste et sommaire²², cela s'explique non seulement par leur prodigalité prétendument innée ou par l'exploitation de la main d'œuvre gratuite des paysans, mais encore par la conviction que tout investissement est vain car de toute façon les manoirs seront brûlés, les semailles et les moissons ravagées par les armées des envahisseurs et par ses propres troupes. Soit dit en passant, ce sont souvent les soldats qui rapportent de leurs nombreuses campagnes des nouveautés vestimentaires dont s'engoue immédiatement la jeunesse toujours prête à imiter les militaires. Pasek qui a passé sa vie à guerroyer et qui a observé des changements de mode après chaque guerre, dit à ce propos :

Vous dire ce que je me rappelle de changements, dans les habits, les coiffures, les chaussures, les harnachements et tout l'attirail militaire et domestique, dans les chevelures mêmes, les manières, la façon de marcher ou de saluer, ô Dieu ! je n'aurais pas assez de dix peaux de bœufs pour l'écrire. C'est le fait de l'extrême frivolité de notre nation, et il en résulte un grand appauvrissement.²³

La hâte de dépenser l'argent qu'on a gagné de manière ou d'autre s'explique aussi par les dépréciations successives de la monnaie, qui ont provoqué une crise monétaire tout au long du XVII^e siècle. Celle-ci devient aigüe suite à la frappe, depuis 1663, de très grandes quantités de florins (*złotówki*) de mauvaise qualité. Fabriquées par un certain Tymf pour « pouvoir payer l'armée »²⁴, ces pièces étaient généralement désignées sous son nom. L'avilissement du titre avait atteint ici de très fortes proportions : alors qu'en 1650 le florin ou 30 gros contenait 8,15 grammes d'argent fin, la nouvelle *złotówka* n'en renferme plus que 3,36 grammes et ne correspond plus qu'à 12 gros de l'ancien florin. L'emploi simultané de plusieurs espèces et de leurs contrefaçons prête à confusion. Il est évident que dans ces circonstances les nobles ne tardent point à convertir la monnaie peu sûre en valeurs plus stables, de préférence en pierres précieuses, pièces d'orfèvrerie, vaisselle d'or ou d'argent.

Autant la guerre est dévastatrice pour le pays dans son ensemble, autant elle peut constituer, d'après Le Laboureur, l'occasion de « tenter fortune » pour les nobles qui s'engagent soit dans l'armée royale, soit dans des armées privées des grands seigneurs. Dans ses *Anecdotes de Pologne ou Mémoires secrets du règne de Jean Sobieski*, publiées à Amsterdam en 1699, F. P. Dalérac décrit ainsi la cavalerie qui, composée de gentilshommes, est remarquable par la beauté des chevaux et par la richesse des habillements et des harnais :

Les housards sont ici les premiers gens d'armes du royaume de même qu'en France les gardes du corps ; c'est, sans contredit, la plus belle cavalerie de l'Europe tant par la bonne mine des hommes et la beauté des chevaux que par la magnificence de l'habillement et la noblesse de l'armûre. [...] La seconde espèce de gendarmerie est celle des pancernes un peu moins considérables que les housars mais beaucoup au-dessus de toute autre cavalerie. Leur nom leur vient de leur armûre qui est une chemise de maille appelée en polonois *Pancernik*, avec une calote de fer entourée d'un réseau de même, qui couvre

²¹ Tende, pp. 292-293.

²² La simplicité et la rudesse du mobilier des manoirs étaient pourtant adoucies par la profusion de tapis, de tentures et tapisseries qui ornaient obligatoirement les murs de toutes les pièces. Les Polonais importaient les tapis principalement de Perse.

²³ Pasek, p. 110.

²⁴ Tende, p. 394. Plus loin l'auteur de la *Relation Historique de la Pologne...* précise : « Une tinfe qui est un peu plus large qu'une pièce de quinze sols de France, est d'un argent de bas aloi. Elle vaut trente gros de chelons, qui sont vingt sols de Pologne, ou dix sols de France », *ibid.*

jusqu'aux épaules et ne laisse à découvert que la moitié du visage, ce qui les fait ressembler à des Satyres à cause des grosses moustaches que portent les Polonois.²⁵

Les hobereaux transformés en soldats, et les troupes qui sont sous leurs ordres, se livrent sur le territoire de leur propre patrie aux pires extorsions et excès : dans les villages où ils prennent leurs quartiers, ils réclament des moyens de transport, des chevaux, des voitures, du fourrage, souvent de l'argent. Pendant la guerre on peut aussi s'enrichir en s'acquittant de différentes missions, comme Pasek, nommé par le roi Jean-Casimir commissaire auprès des ambassadeurs moscovites. Cet emploi lui rapporte 17 000 florins qu'il « ramasse durant [son] voyage », sans compter les cadeaux, mais « ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour ; cet argent s'en allait aussi facilement qu'il était venu »²⁶. Pasek rôde donc autour de la cassette royale, à l'affût de ce qu'il appelle « un bon lièvre », bénéfice ou gratification. Mais le trésor est « à sec », un trésorier qui sortait de captivité « portait encore une barbe et des cheveux qui n'en finissaient plus », et « il ne devait pas être bien riche »²⁷. Le « pauvre » commissaire finit par se dire qu'il a pris bien de la peine pour peu de chose. Enfin, après beaucoup de péripéties, il reçoit un bon sur le trésor de Lituanie...

Après une série de guerres malheureuses, la République nobiliaire a remporté à la fin du XVII^e siècle une victoire retentissante qui lui a valu non seulement la gloire, mais aussi de somptueux trophées. Lorsque la puissance armée turque avait assiégé Vienne, en 1683, la capitale de l'Empire autrichien a été libérée grâce aux secours polonais. Bien que Pasek lui-même, trop âgé, n'ait pas pris part à cette expédition conduite par le roi Jan III Sobieski, il se complait dans la description des fabuleuses dépouilles turques, qui ont ensuite inondé la Pologne et dont certains spécimens sont exposés encore aujourd'hui au château de Wawel à Cracovie :

Les nôtres ont conté toutes les commodités qu'offraient ces tentes des Turcs : bains et étuves, avec tout ce qu'on trouve dans les maisons des villes, et, à côté, des puits admirablement cuvelés ; savons parfumés, empilés sur des étagères ; eaux de senteur, dans des flacons ; cabinets spécieux, garnis de différents baumes, essences, et d'autres choses d'utilité ; cuvettes d'argent, aiguières, bassins de toilette ; couteaux, poignards incrustés de rubis et de diamants ; montres de luxe accrochées à des écrins de tapisserie lamés d'or ; chapelets de saphir ou de corail, ces derniers ornés de rubis ou autres pierres précieuses. Des pièces de monnaie remplissaient des sacs amoncelés sur le sol ; on en voyait éparpillées au travers des tentes, ou entassées au hasard. [...] Bref, tout ce qu'on trouve chez les Ottomans est butin de prix...²⁸

La victoire sur les Turcs que les Polonais combattaient mais dont le butin ils considéraient comme le comble du raffinement, contribue à rehausser encore davantage le luxe du costume, qui n'est – hélas – que trop souvent une simple façade de cette « riche misère » à laquelle des poètes du XVII^e siècle, comme Waclaw Potocki, consacrent des strophes amères. Paradoxalement cet énorme succès militaire n'a fait que confirmer la noblesse dans la conviction de sa mission historique, la défense du catholicisme, d'une part, de la supériorité de son régime sur d'autres systèmes politiques en Europe d'autre part. La république des magnats, les mêmes qui avec le Vatican et le clergé polonais avaient déterminé Jan Sobieski à combattre les Turcs et à adhérer à la « Sainte Ligue »²⁹, s'est encore affermie au détriment du pouvoir du roi, dont les prérogatives étaient de toute façon très réduites.

Désormais rien ne s'oppose plus à une expansion des *latifundia* dirigés par des seigneurs locaux qui font agrandir ou construire des résidences et des églises dans lesquelles règne le faste baroque de la contre-réforme triomphante. Le roi lui-même, se réfugie dans le palais qu'il décide d'ériger à Wilanów à deux lieues de Varsovie. Cette splendide demeure qui tient du vieux manoir et

²⁵ Cité d'après Wolowski, p. 310.

²⁶ Pasek, p. 185.

²⁷ *Ibid.*, p. 193.

²⁸ Pasek, pp. 308-309.

²⁹ Sous l'influence de sa femme, Marie-Casimire, maquise d'Arquien, dite « Marysienka », Jan Sobieski a conclu, en 1675, une alliance secrète avec la France. Elle prévoyait que celui-ci attaquerait la Prusse Ducale, tandis que la France obtiendrait de la Turquie la restitution des territoires enlevés à la République. Libérée de ce côté, la Pologne pourrait porter ses armes contre le Brandebourg ou l'Autriche, avec lesquels la France de Louis XIV était en guerre. Ces projets ont cependant été anéantis par les magnats corrompus par Berlin et par Vienne.

du château de plaisance italien renferme une galerie de deux cents tableaux, dont cinq grandes toiles de Rembrandt. Cependant ses murs n'ont pas de fondations. Et c'est une assez juste image de l'édifice national d'apparence splendide mais incapable de durer longtemps puisqu'il n'a pas de base sociale solide. Alors que le roi vieillissant regarde des comédies et des ballets joués principalement par des acteurs italiens, les grands continuent à manœuvrer à leur guise, pour des buts politiques sans rapport avec la raison d'État, la masse de leur « clientèle » nobiliaire. Celle-ci dans son inconscience béate croit toujours gouverner le pays, tout en exploitant les paysans dans ses terres qui ne cessent de se rétrécir au profit de grandes propriétés. Cela, à son tour, entraîne la dépendance croissante de la noblesse petite et moyenne par rapport aux magnats qui sont obligés de dépenser de plus en plus pour entretenir cette gueuserie nobiliaire jamais satisfaite, toujours prête à changer de protecteur. À défaut de l'être, elle a au moins le paraître et affectionne la pompe qui contraste avec sa relative pauvreté. Ce type de structure sociale contribue au développement de l'économie qui débouche beaucoup plus sur la consommation que sur l'investissement productif. Vu la chute des exportations de blé à la fin du XVII^e siècle, le seul commerce qui fleurisse encore ce sont les auberges dites *karczma*. Affermés par les nobles à des Juifs, qui dans l'opinion populaire passent à tort pour des « empoisonneurs », elles contribuent à la propagation de l'ivrognerie, surtout parmi les paysans tenus d'y acheter une quantité obligatoire d'alcool.

Après tout, on peut se demander dans quelle mesure la fascination des mémorialistes du XVII^e siècle devant les splendeurs de la noblesse fait place aux jugements explicitement critiques portés sur cette dernière. Tende, dont s'inspire à la fin du siècle J. G. Jolli, l'auteur de *l'Histoire des rois de Pologne et du grand duché de Lithuanie*, parue en 1698 à Amsterdam, ainsi que J. F. Regnard, l'auteur du *Voyage de Pologne et de l'Allemagne*, tous les trois dénoncent le servage des paysans, proche de l'esclavage, et démontrent la faiblesse économique qui en résulte³⁰. Ils critiquent également les institutions politiques de la République et, à côté d'autres vices, l'amour du luxe et la prodigalité de la noblesse qui, avide d'argent, emprunte sans s'empresser de rendre. Tende dit à ce propos :

Les Polonois aiment fort l'argent ; et il n'y a point de soumission qu'ils ne fassent à ceux à qui ils en demandent. Mais quand on les connoist bien, on ne leur en donne qu'autant qu'on en veut perdre. Car ce n'est point leur coutume de rendre jamais ce qu'ils ont emprunté. Et si quelqu'un leur demande ce qu'il leur a presté, ils se moquent de luy, en disant : faites pour retirer vostre argent ce que j'ay fait pour l'obtenir³¹

Cependant les mémorialistes français, bien qu'ils évoquent sporadiquement le clivage matériel qui s'est produit au XVII^e siècle à l'intérieur même de l'état nobiliaire, ne parlent pratiquement jamais de ses conséquences fâcheuses pour la République. En revanche, certains mémorialistes polonais, connaissant de près la réalité de leur propre pays, représentent et commentent tantôt avec ironie tantôt avec colère ces inégalités et l'antagonisme latent entre la majorité de la noblesse servile et flagorneuse car désargentée, et la richissime minorité aristocratique pleine de morgue. Joachim Jerlicz, par exemple, dans ses mémoires³² rédigés dans la seconde moitié du XVII^e siècle oppose la vie des magnats qui s'adonnent aux divertissements de la cour à la vie austère des nobles qui, animés du civisme d'antan, continuent à défendre les confins de la Pologne contre ses ennemis. Et c'est parmi les descendants les plus éclairés de ces propriétaires terriens petits et moyens qu'au XVIII^e siècle se recruteront les écrivains des lumières et les premiers réformateurs de la République nobiliaire.

³⁰ Dans son *Voyage de Pologne et de l'Allemagne* écrit un demi-siècle après un voyage en Pologne, effectué en 1683, J. F. Regnard parle ainsi du servage : « La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les gentilshommes viennent tout enlever chez le paysan, et le payent le plus souvent en coups de bâton. Tous les paysans sont nés esclaves, et la puissance des Seigneurs est si grande, qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort ; [...] Les terres ne se vendent pas à l'argent, mais par la quantité de paysans qui demeurent dessus », cité d'après ses *Œuvres*, Amsterdam, 1750, iv. 183.

³¹ Tende, pp. 290-291.

³² Joachim Jerlicz, *Latopisiec albo Kroniczka różnych spraw i dziejów [Petite chronique des affaires et des faits divers]*, Warszawa, 1853.

